



Grundtvig 2

Société Civile Auvillaraise de Contacts Franco-Allemands (SFA)

Léon Poliakov , L'impossible choix. Histoire des crises d'identité juive. Éditions austral, 1994.

[Ecoutez le fichier « Poliakov_Introduction.mp3 »]

Introduction

Tout un chacun peut être affecté d'une crise d'identité, ce conflit étant plus fréquent à certaines époques ou dans certaines régions – ainsi, à partir de 1870-71, chez les Alsaciens, ou, de nos jours, chez les « Beurs » français, ou encore, chez les Polonais, pour des raisons qui seront évoquées dans ce livre. Ces crises frappent plus particulièrement des individus dont l'appartenance à un groupe est remise en question, ou qui en: à subir des mesures d'exclusion, de discrimination, ou de violence. Chez les juifs, ces crises furent d'autant plus endémiques, que leur migration hors de Palestine fut vécue comme un exil. Ils eurent à subir une condition précaire au sein des nations, quand ils ne s'y heurtèrent pas à un antisémitisme affiché.

Or cette conscience identitaire conflictuelle se rencontre déjà dans le texte fondateur du peuple Juif, à savoir la Torah, puisque dès le début de leur histoire, Dieu commanda à l'ancêtre Abraham : « Va t'en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père [...] Sache que tes descendants seront étrangers dans un pays qui n'est pas à eux. » (*Genèse*, livres XII et XV). Dans la suite du livre XV, il est question d'une servitude de quatre cents années – celle d'Égypte – qui débouchera sur la possession d'un grand pays, du Nil à l'Euphrate.

On peut croire que ces hauts et bas, annoncés dans un livre sacré, prédisposaient une nation à se croire le sel de la terre. Mais surtout, les lois contraignantes de Moïse, qui fondent le monothéisme, furent l'objet de la rébellion dans le désert, et le retour à l'adoration du Veau d'or. (*Exode*, livre XXXII). Il est très intéressant de remarquer que les raisons évoquées par les mutinés étaient existentielles, marquant la réelle difficulté à soutenir l'engagement mosaïque : « N'est-ce pas assez que tu nous aies fait sortir d'un pays où coule le lait et le miel, pour nous faire mourir au désert ? » (*Nombres*, livre XVI). Moïse, à court d'arguments, ne put que supplier l'Être éternel « de fendre la terre, pour les engloutir », avec tous leurs adeptes, au nombre de deux cent cinquante. Ce prodige n'allait pourtant pas suffire, et le « peuple à la nuque dure continuera à transgresser les lois révélées sur le Sinaï. On se contentera ici de citer les bacchanales sur les bords de la mer Morte, où « le peuple commença à se livrer à la débauche, avec les filles de Moab. Elles invitèrent

le peuple aux sacrifices à leurs dieux ; et le peuple mangea, et se prosterna devant leurs dieux ». À cette occasion, les vingt-quatre mille coupables furent châtiés par une plaie mortelle. (*Nombres*, livre XXX).

La légendaire traversée du désert allait durer, comme on le sait, quarante années, et les épisodes ci-dessus rapportés témoignent, tout au moins, de la persistance des moeurs païennes. Les tentations en tout genre furent le lot de ce peuple monothéiste, et lorsque la diaspora juive fut sous domination grecque, les attraits de l'hellénisation furent tels qu'ils provoquèrent d'inévitables crises d'identité qui nous sont rapportées dans *Les Macchabées*. Dans le livre II, on rapporte que certains jeunes Juifs se voulurent grecs, au point de se fabriquer des prépuces artificiels, afin de pouvoir participer aux Jeux du stade. On ne sait trop comment ils s'y prirent ; en tout cas, comme l'a écrit mon érudit ami Joseph Méléze, « une chose est sûre : on ne peut impunément à la fois et à part entière, être Juif et Grec ».¹

Il reste à évoquer le cas de deux Juifs qui servirent fidèlement, quoique de façon très différente, l'Empire romain. Le premier, Tibérius d'Alexandrie – un neveu de l'illustre philosophe alexandrin Philon – opta pour la carrière des armes, et devint en l'an 65 procurateur de l'Égypte ; il y réprima une insurrection juive au prix d'une cinquantaine de milliers de morts... Plus subtil fut le fameux Flavius Josèphe, un érudit de bonne famille qui, au début de la « guerre juive » qui éclata entre 66 et 70, fut nommé commandant de la Galilée dans l'armée juive, mais se rendit aux Romains dès 67, et sut se concilier la faveur de l'empereur Titus. La protection et les libéralités du monarque permirent à Flavius Josèphe de devenir une sorte d'historien de cour, rédigeant deux ouvrages, *La guerre des Juifs*, et les *Antiquités judaïques*, ainsi que le traité apologétique *Contre Apion* et une *Autobiographie*. Fervent champion du judaïsme, peut-être parce qu'il avait beaucoup de choses à se faire pardonner, Josèphe reste de ce fait un personnage conflictuel et, pour citer l'historien G. Nahon, « un témoin peu glorieux mais irremplaçable de l'Antiquité ».

Belle occasion de dire un mot *pro domo suo* : l'auteur de ces lignes s'est toujours senti juif et russe à la fois, bien que vivant en France depuis 1920. Et s'il s'est acquitté de tous ses devoirs militaires, civils et autres dans son pays d'adoption, il n'a jamais pu se défaire de son accent russe, peut-être parce qu'il ne l'a pas voulu. Mais laissons cela aux psychanalystes...

Cela dit, la disposition de cet ouvrage est assez singulière, mais logique, puisque, conclusion y comprise, il n'y est généralement question que de cas individuels, tandis que dans l'Annexe – « Les spectres de Varsovie » – il s'agit du peuple polonais en son entier, qui, pour des raisons que nous verrons, se soupçonne de marranisme... Cas d'autant plus étrange qu'actuellement, le nombre de Juifs « réels » vivant en Pologne est inférieur à trois mille.

¹ Cf. J.Méléze, « Sur l'antisémitisme païen ». Pour Léon Poliakov, le racisme, mythes et sciences, Éd. Complexe, Bruxelles, 1978, p.428.